This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

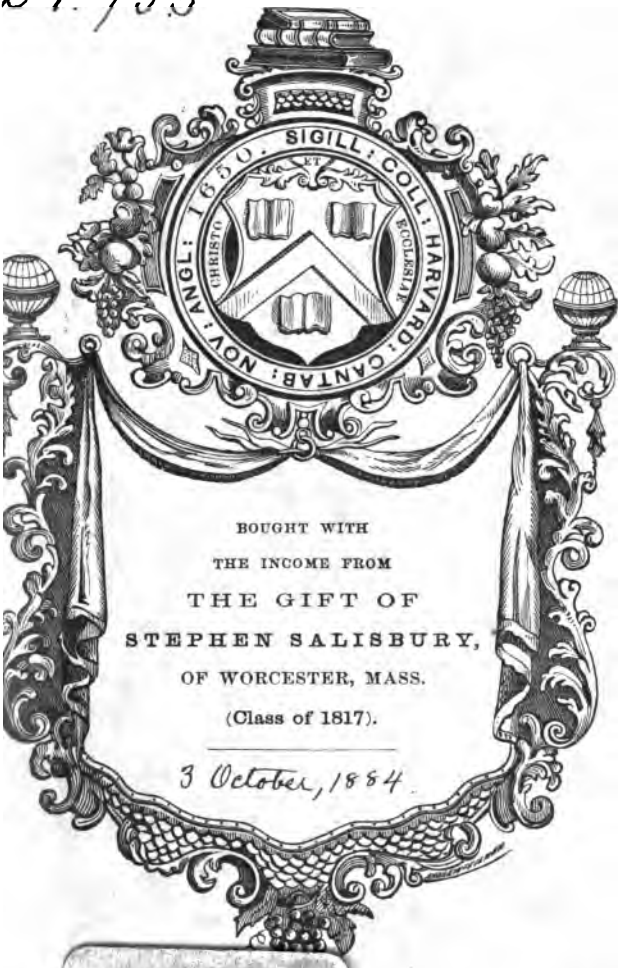
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

t 1.735



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
STEPHEN SALISBURY,
OF WORCESTER, MASS.
(Class of 1817).

3 October, 1884

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN FRAGMENT

DES HISTOIRES DE TACITE

ÉTUDE

SUR LE

DE MORIBUS GERMANORUM

PAR

FERDINAND BRUNOT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE DE BAR-LE-DUC

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE COMTE-JACQUET

1883

Digitized by Google

Ll 1. 735

OCT 3 1884

A M. FUSTEL DE COULANGES

MEMBRE DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DE L'ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Témoignage d'affection et de reconnaissance

Digitized by Google

PRÉFACE

La « Germanie » est la base de l'enseignement historique en Allemagne. On l'étudie au gymnase, on la commente à l'université ; c'est un livre essentiellement classique. Aussi les savants de tout ordre, grammairiens, historiens et mythologues se sont-ils appliqués à en éclaircir le texte, à compléter les renseignements qu'elle donne, à résoudre les problèmes qu'elle soulève (1). Chaque année paraît une nouvelle édition, un nouveau commentaire, et chaque année aussi l'éternelle question se pose : « Pourquoi et à quelle occasion Tacite a-t-il écrit ce petit ouvrage ? »

Les solutions proposées sont naturellement très-diverses. Nous ne saurions les discuter toutes, et nous nous en tenons au mot de Ritter, qui les juge plus ingénieuses que vraisemblables (2). C'est aussi notre sentiment. On a

(1) Voir en particulier les travaux de Baumstark, Riese, Gœbel, Halm, Kaufmann, Meiser, Müller, Münscher, Plauck, Kritz, Schweiser, Breucker, Malina, etc., etc.

(2) Subtilius quam verius excogitatas. (Germ., éd. Ritter, Préf., XVIII.)

Digitized by Google

apporté dans l'examen de cette question plus d'imagination que de méthode.

Nous n'avons donc eu ni la prétention, ni le désir d'émettre à notre tour une hypothèse originale et personnelle. Nous estimons que la liste de celles qu'on a proposées est assez variée et assez longue. Si aucune d'elles ne paraît satisfaisante, si nulle étude, quelque consciencieuse et approfondie qu'elle ait été, n'a pu parvenir à déterminer le caractère et le but spécial de la « Germanie », c'est précisément, croyons-nous, parce que cet ouvrage n'a aucun but ni aucun caractère particulier, et qu'il n'est qu'un fragment des histoires. C'était déjà l'opinion de Ritter et de Riese. En l'adoptant on ne résout pas la question, on la supprime. Le moyen peut paraître d'abord un peu simple et la conclusion un peu paradoxale. En réalité c'est la plus naturelle. Seule elle nous a semblé s'accorder avec ce que nous savons de Tacite, de son caractère, de ses idées, de ses erreurs; seule elle rend compte du plan, du ton, du style même de l'ouvrage. Voilà pourquoi nous l'avons adoptée, et nous n'avons eu d'autre but, en écrivant le présent essai, que de justifier notre choix.

Digitized by Google

UN FRAGMENT

DES

HISTOIRES DE TACITE

PREMIÈRE PARTIE

Passow considérait le Traité sur les mœurs des Germains comme un pamphlet, œuvre d'un patriote épouvanté. Il y voyait le témoignage de l'admiration mêlée de crainte que les barbares du premier siècle inspiraient à Tacite. Pour supposer qu'ils avaient pu produire sur le grand historien une semblable impression, il fallait prêter à ces barbares une vertu et une force singulières ; et en Allemagne, où l'on s'enthousiasme volontiers pour les vieux héros de l'indépendance, une pareille hypothèse, si bien faite pour ajouter à la gloire encore populaire des Arminius et des Marbod, devait faire fortune ; elle flattait agréablement le patriotisme et la vanité nationale. Néanmoins l'érudition et la critique n'ont pas tardé à en faire justice, si bien qu'aujourd'hui elle est généralement abandonnée des savants.

En France au contraire, elle a été reprise et adoptée par quelques-uns des commentateurs,

Digitized by Google

des éditeurs, des traducteurs de Tacite les plus récents, et l'autorité qui s'attache à leur nom lui a donné tant de crédit qu'on l'enseigne maintenant presque partout.

Du reste ce qui n'a pas peu contribué à répandre cette étrange théorie, c'est l'admiration un peu superstitieuse que l'on professe pour Tacite, sans distinguer en lui l'historien de l'homme public. Comme il est un incomparable écrivain, on s'est accoutumé peu à peu à le considérer aussi comme un politique supérieur. Ainsi on l'a souvent représenté comme un républicain du vieux temps, plein de souvenirs et de révoltes. Et après examen il a bien fallu reconnaître que cet opposant irréconciliable s'était parfaitement accommodé aux nécessités du régime impérial, et que ce théoricien révolutionnaire faisait à la pratique de singulières concessions. On s'est aperçu même que loin d'appartenir à une minorité turbulente et factieuse, il s'est élevé souvent contre les intransigeants et les insoumis, et qu'il a été un impérialiste résigné mais convaincu.

Sur ce point il pensait un peu comme tout le monde. En matière de politique extérieure il n'a pas eu d'idées plus originales. Il a simplement cru et accepté ce que la majorité croyait et acceptait alors. Supposer que seul de ses contemporains il a pressenti la chute de Rome,

Digitized by Google

et qu'il a essayé en révélant le danger, de le prévenir, c'est lui prêter un rôle beaucoup trop beau.

Les prophètes vrais, capables de ces prédictions, sont rares, et le principal défaut des pamphlets destinés à signaler un péril quelconque, est de paraître d'ordinaire après l'événement. Les « Périls sociaux, nationaux » abondent à la suite des catastrophes ; on ne voit pas souvent qu'ils les aient annoncées, surtout cent ans à l'avance. On ne croit généralement pas au danger quand il est si loin, on n'y croit même pas toujours quand il est tout près. Songeons à nous-mêmes. Nous nous disons volontiers instruits de l'avenir par les leçons du passé ; en réalité nos malheurs nous ont moins complétement dessillé les yeux que nous ne voulons le prétendre. Il y a je ne sais quel respect de la patrie qui empêche de croire qu'elle puisse être un jour rayée de la carte du monde.

Or les anciens ont eu comme nous, plus que nous peut-être, cet orgueil national qui donne la confiance aveugle et l'espérance sans limites. Sans doute à diverses époques de l'histoire il s'est trouvé à Rome des philosophes moroses qui ont réfléchi sur les révolutions périodiques des empires, et proclamé, en présence des grands cadavres des villes abattues la loi inflexible de la destruction nécessaire.

Digitized by Google

Mais nul n'a nettement senti que cette loi dût s'appliquer à Rome dans son inexorable rigueur. Elle semble avoir été pour tous la Ville éternelle que les guerres civiles, les révolutions, les invasions peuvent bouleverser, mais non abattre. Au Ier siècle de notre ère, autant du moins que nous pouvons en juger, le monde entier partage cette conviction : Les provinciaux, las de révoltes inutiles, sont résignés à subir le joug. Les barbares résistent, mais n'ont plus d'autre espoir que de se défendre. Un moment dans l'entraînement du succès et l'ivresse d'une victoire inespérée, Germains et Gaulois projettent de démembrer l'empire, nul ne parle de le détruire (1). Rome a répandu le respect de son nom et de sa force bien au-delà de ses frontières (2), et les plus audacieux hésitent désormais à engager franchement une lutte inégale contre cette puissance qui a pour elle le monde et les dieux (3).

(1) Lors de la guerre de Civilis. (Voir plus loin.)

(2) Protulit enim magnitudo populi romani, ultra Rhenum ultraque veteres terminos, imperii reverentiam, (Tac., Germ., 29, Cf. Florus. Hist. rom. fin : Qui immunes imperii erant, sentiebant tamen magnitudinem et victorem gentium populum romanum reverebantur. (Cf. Pline j., Pan., XII).

(3) Civilis lui-même n'ose pas engager la guerre : « Vim romanam reputans. » (Tac., Hist. IV, 21 et tout le récit.) Cf., Ann. II, 25 : « Invictos et nullis casibus superabiles Romanos prædicabant. »

Digitized by Google

Les chrétiens eux-mêmes n'osent pas en espérer la chute. Pour eux c'est Dieu lui-même qui a établi la suprématie de Rome, et c'est pour cela qu'il leur a dit de rendre à César ce qui est à César, c'est-à-dire de reconnaître la royauté de Rome sur la terre (1). La nouvelle Babylone est d'institution céleste comme l'ancienne. Elle sert comme elle aux desseins de la Providence. Un jour viendra où elle tombera à son tour sous le poids de ses fautes, mais ce jour, les malheureux proscrits ne savent s'ils doivent l'appeler de leurs prières, car il doit marquer le bouleversement dernier, la fin du siècle (2). L'Empire s'écroulera en même temps que la terre, c'est-à-dire qu'il est éternel, autant du moins qu'une chose peut être éternelle ici-bas (3).

(1) Matth. XXII, 16 ; Luc XX, 28. Prudence dira plus tard :

Hanc frenaturus rabiem Deus undique gentes
Inclinare caput docuit sub legibus isdem
Romanosque omnes fieri.

(Contr., Symmach. 601 sq. Cf. 618, 635, etc.)

(2) Voici comme l'auteur de l'Apocalypse décrit cet événement : « Et il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres et un grand tremblement de terre... et les *villes des nations tombèrent*; Dieu se souvint de Babylone la grande pour lui donner du vin de son ardente colère, et toutes les îles s'enfuirent et les montagnes ne furent pas retrouvées. » (Apoc , XVI, 17, sv.)

(3) Tertullien a nettement formulé cette croyance : « Necessitas nobis orandi pro imperatoribus etiam pro omni statu imperii... qui vim maximam universo orbi imminentem, ipsamque clausulam sæculi acerbitates horrendas comminantem, Romani imperii commeatu scimus retardari. » Tert. Opera, éd. Moreau, Paris, 1657 ; II, 724 ; Thessal., 2, 3 ; Cf. *ib.*, I, 517. « Quousque sæculum stabit ; *tamdiu enim imperium stabit.* »)

Digitized by Google

Or les appréhensions d'un peuple peuvent à défaut de tout autre témoignage se mesurer aux espérances de ses ennemis. Par conséquent à cette époque où les plus irréconciliables adversaires de l'empire, barbares et chrétiens, n'entrevoient pas encore qu'ils puissent un jour le renverser, Rome elle-même ne peut pas être inquiète sur son avenir. Et en effet tous les auteurs nous rapportent qu'elle vit alors dans la plus complète sécurité. Jamais elle n'a eu plus de foi en elle-même, plus de mépris pour les autres. Les désastres accidentels qu'essuient ses armées, loin de l'inquiéter, ne parviennent même plus à l'émouvoir. La mort de Varus, les succès de Civilis ne font aucun bruit dans la ville (1). C'est à peine si le nom d'Arminius y est connu (2). Désormais l'empire est si habitué aux succès, sa fortune est si bien assise qu'on est assuré par avance de l'issue d'une lutte qui s'engage, et une guerre étrangère, quelle qu'elle soit, laisse la foule indifférente (3).

Pour elle l'immortalité de la république

(1) Iisdem diebus crebrescentem cladis Germanicæ famam nequaquam mœsta civitas excipiebat. (Tac., Hist., IV, 12.) Non ut mala, loquebantur. (*Ib.*)

(2 Romanis haud perinde celebris. (Ann., II, 88.)

(3) Haud perinde bellum attriverant provinciali bello quod velut externum fuit. (Hist. I, 89.) Nam ex quo divus Augustus res Cæsarum composuit, procul, et in unius sollicitudinem aut decus populus romanus bellaverat. (*Ib.*)

Digitized by Google

romaine est devenue une vérité religieuse (1). Ce n'est plus une croyance vague, mais un dogme. La ville est déesse, elle a tous les attributs des dieux, en particulier l'éternité, tout comme Jupiter à côté duquel on la nomme. Les philosophes, les gens éclairés ne répudient pas cette doctrine; ils l'interprètent. Comme toujours ils écartent la mythologie et ils gardent la religion; mais leur foi n'en est pas moins vive (2). Pas un des auteurs que nous connaissons, pas un des personnages qu'ils nous présentent ne semble avoir échappé à l'illusion. On les voit trembler quand Rome perd un empereur, gémir quand deux légions ou deux généraux se querellent, ils ont peur pour le gouvernement, jamais pour l'empire. Les ennemis du dedans préoccupent tout le monde, ceux du dehors n'occupent personne. Si Tacite a réellement prévu qu'il fallait compter avec eux et que là était le danger, il faut admettre qu'il a été seul à le prévoir.

(1) V. en part. Tit.-Liv., XXVIII, 28; Tib., II, 5, 23; Hor. Car., III, 20; III, 5, etc.; Virg., Æn., I, 278; IX, 448, etc.)

(2) Voir par exemple Pline l'Ancien : « Numine Deûm electa (Italia), quæ cælum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas, sermonis commercio contraheret : colloquia, et humanitatem homini daret : breviterque, una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret. (Hist. nat., éd. Harduin, in-fo, I, 148, 10 sq. Cf. I, 705, 4; II, 419, etc., Cf. Pline le Jeune: Panég., 94 : « Imperii præsides custodesque deos. » (Cf. *Ib.*, 55, etc.)

Digitized by Google

*
* *

C'est invraisemblable, mais possible après tout, puisque le privilége des grands hommes d'Etat est précisément de pressentir et ensuite de diriger la marche d'événements souvent encore lointains. Encore faut-il du moins que ces événements soient annoncés par quelques symptômes susceptibles d'être recueillis et aperçus. On ne calcule pas sans données. Sinon on n'appartient plus à la classe des politiques, mais au monde des inspirés et des prophètes.

Or au premier siècle où étaient donc les signes auxquels on pouvait reconnaître qu'un grand péril menaçait du côté de la Germanie ? Tout sur cette frontière était rassurant. Les grands peuples qui devaient trois siècles plus tard envahir et renverser l'empire vivaient encore inconnus dans les déserts du Nord et de l'Est : les Gépides, Hérules, Goths et Vandales au bord de la Baltique, les Alains et les Huns dans les steppes de la Tartarie, les Burgundes on ne sait où. Rome ignorait jusqu'à leur nom.

Elle n'avait alors en face d'elle que les vieilles peuplades avec lesquelles elle guerroyait depuis deux cents ans. Or le temps était loin où ces peuplades coalisées pouvaient menacer l'Italie

Digitized by Google

d'une invasion (1). Marbod et Arminius morts, leurs empires ne leur avaient guère survécu. Depuis cinquante ans Germains et Suèves étaient tombés dans une faiblesse extrême, irrémédiable parce qu'elle venait à la fois d'un progrès et d'une décadence. Ces peuples étaient devenus en même temps trop impuissants pour être redoutables et trop sédentaires pour être inquiétants.

Auparavant c'étaient des nations misérables sans goût pour la vie nomade et pourtant contraintes par la faim et la misère à tenter les aventures (2). Mais peu à peu, à la suite des relations établies avec les colonies romaines du Rhin et du Danube, la civilisation gagnant de proche en proche avait enseigné aux races les plus éloignées et les plus sauvages l'art de cultiver et de féconder la terre (3). Les moissons étaient devenues plus abondantes, les pâturages étaient riches (4), et comme d'autre part la population sans cesse décimée diminuait toujours au lieu de s'accroître (5), bien des peuples avaient fini par trouver à se loger, à se nourrir,

(1) Velleius Paterc., cxx.

(2) Tac., Hist. iv, 73.

(3) Agrorum cura. (Tac., Germ., xv.) Humor ex hordeo et frumento (*Ib.* xxiii) frumenti modum (xxv) Seges (xxvi) etc. Cf. Ann., xiii, 54.)

(4) Satis ferax, — pecorum fecunda. (Tac., Germ., v.)

(5) Si bien qu'au ve siècle il ne restait plus que des débris des anciens peuples.

Digitized by Google

quelquefois même à s'enrichir dans la contrée où autrefois ils étaient à l'étroit. Ces progrès économiques les fixaient naturellement au sol où ils n'étaient d'abord attachés que par l'habitude (1). Et la Germanie avec ses forêts, ses landes, ses marais était peu à peu devenue pour ses habitants une véritable patrie (2).

Sans doute il restait au cœur de la race un vieil amour de la paresse, une préférence héréditaire pour le pillage et la guerre qui dispensent du travail (3). Mais si des habitudes guerrières pouvaient encore pousser de hardis aventuriers à tenter quelques expéditions chez leurs voisins, rien n'obligeait plus la masse des peuples à se précipiter hors de leurs frontières. Nul voisin plus fort ne les y poussait, et d'eux-mêmes ils n'en avaient pas le désir.

Ils n'en avaient pas non plus la force. A la fin du Ier siècle l'empire des Suèves et la confédération germanique sont détruits et Rome a rendu leur reconstitution impossible. D'abord elle a séparé en deux la grande famille

(1) Nullis raptibus aut latrociniis populantur. (Tac., Germ., XXXV.)

(2) Tristem cultu aspectuque *nisi si patria sit*. (Tac., Germ., II.)

(3) Ingrata genti quies. (*Ib.* XIV.) Nec arare terram aut exspectare annum tam facile persuaseris quam vocare hostes et vulnera mereri. (*Ib.* XIV.)

Digitized by Google

germanique et en a attaché une moitié à son alliance. Ainsi le long du Rhin et du Danube sont échelonnés des peuples qui gardent pour elle la frontière : les Ubiens, les Bataves, les Frisons, les Mattiaques ; chez les Suèves : les Hermondures, Marcomans, Quades (1), etc. ; enfin les Gaulois émigrés des terres décumates. Tous fournissent à l'armée un contingent d'auxiliaires, de cavaliers, au besoin des corps formés et constitués à l'aide desquels Rome menace et punit les plus remuants des barbares en ménageant le sang des légionnaires (2).

Ce sont là des soldats sûrs et fidèles (3) sur lesquels la Germanie ne peut plus compter : Rome les tient et les possède. Si quelques-uns d'entre eux se révoltent parfois (4), c'est qu'ils sont trop rudoyés par les maîtres qu'ils servent si bien (5). Du reste, aussitôt qu'un peuple pour une raison quelconque abandonne la cause de l'empire, il s'en trouve un autre tout prêt à le

(1) Germ., XXVIII, XXIX, XLI, XLII, etc.

(2) In usum præliorum sepositi velut tela atque arma bellis reservantur. (Tac., Germ, XXIX.)

(3) Les légionnaires sont jaloux des Trévires, tant ils servent bien. (Tac., Ann., I, 41-43 ; Cf. XIII, 54.)

(4) Ainsi Ann., II, 8.

(5) Nostra magis avaritia quam obsequii impatientes. (Tac., Ann., IV, 72.)

Digitized by Google

remplacer (1). Il ne semble pas y avoir un seul exemple de défection en masse, si bien que Rome, chaque fois qu'elle fait la guerre à une ou plusieurs nations germaines est toujours sûre d'en avoir aussi une ou deux avec elle (2).

Restent il est vrai, un grand nombre de peuples indépendants qui, unis, formeraient une masse redoutable. Seulement ces peuples appartiennent à deux familles distinctes qui vivent séparées et étrangères l'une à l'autre, celle des Suèves et celle des Germains. Et la division ne s'arrête pas là. Chaque famille est un assemblage de tribus qui s'administrent, se gouvernent, s'agitent chacune pour leur compte. C'est une guerre perpétuelle entre les peuplades, les villages, les maisons, les personnes même (3). Une confédération même partielle n'est pas plus tôt formée qu'elle se dissout, un chef pas plus tôt nommé qu'on le renverse. Il n'y a plus de nations, mais une masse confuse dont tous les

(1) Rome a eu ainsi accidentellement avec elle les Quades (Ann., II, 63), les Canninéfates (IV, 73), les Chauques (I, 60), etc.

(2) C'est surtout dans ces cas-là que les alliés Germains se battent bien. A la bataille d'Idistavise ils sont au premier rang. (Tac., Ann., II, 16.)

(3) V. en part. Ann., II, 44. XII, 29 ; XIII, 55 ; XIII, 37, etc, etc.

Arminius périt dans les guerres civiles. (Ann. II, 88.) Marbod est obligé de s'exiler. (Ann. II.) Des peuples entiers sont décimés. (Ann., XI, 16.)

Digitized by Google

éléments s'entrechoquent. Et cet état dure depuis si longtemps qu'on a pris l'habitude du régime anarchique (1). Les haines en vieillissant se sont exaspérées, les ennemis sont devenus irréconciliables. Il se fait encore des alliances, mais il n'y a plus d'unité, il n'y a pas même d'union possible.

Du reste en admettant qu'une réconciliation subite s'opère et qu'elle ait même pour conséquence l'établissement d'une confédération ou mieux d'un empire pangermanique, Rome n'en serait pas sérieusement menacée. La plupart des peuples barbares sont incapables de faire la guerre contre une nation fortement organisée. Un grand nombre fourniraient des hommes, mais pas de soldats. Les uns parce qu'ils ne sont que des sauvages mal armés et sans discipline comme les Finnois et les Vénèdes (2), d'autres parce que la servitude, l'indolence ou une paix trop prolongée les a amollis : ainsi les Bastarnes et les Chérusques qui semblent endormis (3), les Marsignes, les Gothins et les Oses qui sont esclaves (4). Les Frisons ont un caractère indé-

(1) Gentis adsuetudine. (Ann. II, 44.)

(2) Non arma, non equi, non Penates. (Tac., Germ., XLVI.)

(3) Torpor procerum. (*Ib.* XLVI.) Nunc inertes ac stulti vocantur. (*Ib.* XXXVI.)

(4) Tributa patiuntur... Cotini, quo magis pudeat, et ferrum effodiunt. (*Ib.* XLIII.)

Digitized by Google

pendant, mais ils se défendent mal. C'est l'Océan seul qui les a sauvés (1). Les Estyens ne s'occupent que de commerce (2). Les Suions sont désarmés (3). Enfin on ne peut compter sur les Chauques, très-unis et qui excellent à résister, mais peu disposés à prendre l'offensive (4).

Restent donc à peine quelques nations redoutables, chez les Suèves : les Semnons (5), les Lombards, les Narisques, les Lygiens, Rugiens et Lémores; en Germanie : les Angrivariens, les Chamaves et surtout les Tenctères (6) et les Cattes qui forment une véritable armée (7).

En groupant tous ces éléments, en y joignant quelques nations de second ordre un homme de génie parviendrait donc à mettre en ligne quelques centaines de mille hommes.

Mais à l'effort de cette masse hétérogène

(1) Obstitit Druso Oceanus. (*Ib.* XXXIV ; Cf., Ann., XIII, 54.)

(2) Rarus ferri, frequens fustium usus, sq. (Germ , XLV.)

(3) Arma clausa sub custode. (*Ib.* XLIV.)

(4) Prompta omnibus arma, si res poscat. (*Ib.* XXXV.) Nullis raptibus aut latrociniis populantur. (*Ib.*)

(5) Centum pagis habitant, magnoque corpore efficitur ut se Sueborum caput credant. (Cf. XXX, XXXI.)

(6) Equestris disciplinæ arte præcellunt. (Germ., XXXII.)

(7) Encore ne faudrait-il pas exagérer la valeur militaire de quelques-uns de ces peuples. Ainsi les Tenctères ont reçu une fois déjà une rude leçon et ils désarment maintenant devant des menaces. Les Cattes eux-mêmes ont été souvent battus. (Cf. Ann., I, 51-55 ; II, 7 ; XII, 27 ; XIII, 56, etc.)

Digitized by Google

Rome oppose, comme nous l'avons vu, un premier rempart de barbares ses sujets ou ses alliés. En outre la frontière est fermée et gardée sur une longueur de six cents lieues par une immense ligne de forteresses qui va de la mer du Nord aux confins de la Dacie. C'est d'abord le long retranchement des terres décumates, puis des fossés, des murs, des postes, des camps retranchés, des villes même munies des fortifications de toute espèce que l'art avait imaginées pour la défense des places (1). Les Germains ne peuvent passer outre, et il leur est très-difficile d'assiéger ces ouvrages (2). L'emploi des machines leur est absolument inconnu. Ils seront obligés de réduire les garnisons par la famine, c'est-à-dire d'établir, s'ils le peuvent, un blocus régulier qui durera pendant des mois. Or une armée organisée peut seule entreprendre une aussi longue campagne. Pour serrer fortement une place il ne s'agit pas seulement de s'établir devant ses murs ; il faut avoir assuré sur ses derrières un service d'approvisionnements, et ne pas être obligé de fourrager pour vivre. Et les Germains vont à la guerre comme à un tournoi,

(1) V. en partie Ann., I, 56 ; I, 80 ; II, 7 ; XI, 19, etc.

(2) Nihil tam ignarum barbaris quam machinamenta et astus oppugnationum ; at nobis ea pars militiæ maxime gnara est. (Ann., XII, 45.; Cf. Hist., IV, 23 ; IV, 30, etc)

Digitized by Google

sans se munir de ferrements, d'armes de rechange, de provisions (1). Si on leur refuse un peu longtemps le combat, on est à peu près sûr de les épuiser ; si on le leur accorde, on est non moins sûr de les vaincre.

Leur aspect est bien plus effrayant que leur choc n'est redoutable. La cavalerie est lourde et inexpérimentée (2), l'infanterie meilleure, mais mal armée (3). L'habitude de ne porter ni casques, ni cuirasses (4), mais seulement des boucliers fragiles et insuffisants (5) expose les fantassins barbares à recevoir plus de coups qu'ils n'en peuvent rendre. La framée dont ils se servent est une arme redoutable, mais seulement dans les combats à distance (6). Quand les corps se joignent et que les armes se croisent, il faut frapper d'estoc et non de taille sous peine de se découvrir. Dans la mêlée la supériorité est à l'épée courte et pénétrante du légionnaire (7). La

(1) Tac., Germ., XXX.

(2) Non velocitate conspicui. (*Ib.* VI) non variare gyros docentur. (*Ib.*)

(3) Genere armorum superantur. (Tac., Ann., II, 21 ; Cf. Hist., II, 22.)

(4) Non loricam Germanos, non galeam. (*Ib.* Cf. Germ., VI.)

(5) Ne scuta quidem ferro nervove firmata, sed viminum textus, vel tenues et fucatas colore tabulas. (Ann., II, 14 ; Cf. Germ., VI.)

(6) Angusto et brevi ferro, sed ita acri et ad usum habili ut eodem telo vel cominus, vel eminus pugnent.

(7) Ann., II, 21.

Digitized by Google

petitesse même de son corps est un avantage de plus. Elle lui permet de se mouvoir avec aisance, de résister mieux à la fatigue. Le Germain est tout de suite épuisé par les privations, mis hors de combat par les blessures (1).

Rien dans la constitution même de l'armée ne compense cette infériorité individuelle de chaque élément pris isolément. Les masses germaniques n'ont aucune qualité d'ensemble. Elles agissent sans cohésion, sans méthode (2). Chaque famille forme un groupe qui se bat pour son compte, et l'élan général s'éparpille en efforts isolés (3). Les généraux ont bien essayé de calquer la tactique romaine (4), mais l'indiscipline et l'inexpérience des hommes leur rend la tâche impossible (5). Toute manœuvre un peu savante en est empêchée.

Il est évident que de pareilles troupes ne peuvent songer à attaquer en rase campagne les vieilles légions de Germanie composées de soldats d'une bravoure éprouvée, rompus aux

(1) Ad brevem impetum validum corpus. (Ann., II, 14). Nulla vulnerum patientia. (*Ib.*) laboris atque operum non patientia (Germ., IV). Minime sitim laborare. (*Ib.*)

(2) Temere subeuntes cohortes germanorum. (Hist., II, 22.)

(3) Germ., VII.

(4) Ann., II, 45. Cf. Germ. VI.

(5) Cuncta ex libidine agere. (Hist., IV, 76.) Non juberi, non regi. (*Ib.*) Sine cura ducum. (Ann., II, 14).

Digitized by Google

fatigues, bons manœuvriers, exercés à tous les travaux de fortification passagère ou permanente. Cette armée d'élite est la gloire et la force de l'empire (1). Elle a pu être vaincue quelquefois, grâce à des surprises, à des embuscades, quand elle a voulu battre les Germains chez eux où la rigueur du climat et l'âpreté du sol suffisaient à les protéger. Mais sur un terrain qu'ils auraient choisi, les légionnaires sont à peu près invincibles (2).

Si donc une lutte suprême s'engageait, il n'est pas difficile de deviner de quel côté resterait l'avantage. Rome est sûre du succès, parce qu'elle a toutes les supériorités. Pour succomber, il faudrait qu'elle provoquât, on ne sait comment, une levée en masse de ses ennemis, qu'elle abandonnât ses forteresses, qu'elle fût abandonnée de ses alliés et de ses légions. Dans ce cas la frontière serait ouverte, et l'intégrité de l'empire menacée : son existence même ne courrait pas encore grand risque, comme l'événement l'avait prouvé.

En effet, en l'an 69 de notre ère, quand la Germanie batave se souleva et que les barbares du Rhin et du Danube prirent les armes, les cir-

(1) Præcipuum robur. (Ann., IV, 3 ; Cf. Hist., II, 75.)

(2) Fundi Germanos acie, et justis locis, juvari silvis et paludibus, brevi æstate et præmatura hieme. (Ann., II, 5.)

Digitized by Google

constances étaient exceptionnellement favorables (1). La Gaule révoltée fournissait aux rebelles une armée organisée, prête à entrer en campagne. Une coalition presque générale avait pu se former sans obstacle, une immense révolution commencer sans résistance. Les généraux romains indécis la toléraient ou l'encourageaient. Dans le désarroi universel les alliés, les soldats mêmes avaient pu oublier, ne voyant plus de gouvernement, qu'il y eût encore une patrie (2). L'anarchie livrait l'empire sans défense à ses ennemis.

Et cependant personne parmi eux n'osa parler de le renverser (3). Jusqu'au dernier moment on hésitait même à lui faire ouvertement la guerre. La révolution non-seulement n'avait pas la force, elle n'avait pas même la foi. Des armées étaient prisonnières, qu'on s'attardait encore à en poursuivre et à en assiéger les restes. Les Gaules chancelaient, et on perdait son temps à négocier avec elles. La route de Rome était ouverte et on parlait de se fortifier sur les Alpes. Il fut

(1) V. Tacite, Histoires, IV, V, passim.

(2) Vitellianæ legiones vel externum servitium quam imperatorem Vespasianum malle. (Hist., IV, 54.)

(3) Vocula ne fait entrevoir aux soldats révoltés la possibilité d'une invasion en Italie que pour éveiller leurs remords. Il sait bien que les Gaulois n'y ont jamais pensé. (Hist., IV, 55, Cf. 58.)

Digitized by Google

question d'indépendance, pas de vengeance. On voulut constituer un empire gallo-germanique, on ne songea pas à détruire la suprématie de Rome dans le reste du monde (1).

Et un général énergique était à peine arrivé, que cette effervescence un peu superficielle s'apaisait tout à coup. Les alliés, entraînés plutôt que convaincus, les légions surprises bien plus que converties rentraient aussitôt dans le devoir. Après une seule victoire la paix était faite.

En cette occasion les races du Nord avaient donné la mesure de leurs forces. Accidentellement réunies pour un effort commun, elles avaient prouvé que les circonstances aidant, elles pouvaient menacer l'empire d'un démembrement, jamais de la ruine.

Tacite qui nous fournit toutes ces données le comprend mieux que personne, et il ne s'exagère nullement le danger (2). Rome a failli perdre deux belles provinces, voilà tout. Encore avait-elle ce jour-là compromis elle-même sa fortune.

(1) « Servirent Syria Asiaque et suetus regibus Oriens », dit Civilis lui-même.

(2) Hist., III, 46 : « Turbata per eosdem dies Germania.. .. externa vi, perfidia sociali, prope afflicta romana res. » La domination romaine faillit être renversée (en Germanie). Ce texte est du reste commenté par le suivant : « Si destinata provenissent, validissimarum ditissimarumque nationum regno imminebat. » (Hist., IV, 18.)

Digitized by Google

Les revers éprouvés n'ont eu pour cause que la trahison et de fâcheuses mésintelligences entre les chefs et les soldats (1). Nulle part l'ennemi n'a dû le succès à sa force. Cette idée est si chère à l'historien qu'il semble à plusieurs reprises s'attacher à nous présenter les révoltés comme irresponsables de ces succès. Il raconte les victoires de Civilis avec je ne sais quel dédain sensible dans le ton et jusque dans le style (2). Et parfois comme las de le faire entendre, il dit nettement et explicitement ce qu'il pense de la victoire et du vainqueur (3). « On soupçonna dès lors que tous les malheurs arrivés ou prévus ne devaient être imputés ni à la lâcheté des soldats, *ni à la valeur des ennemis*, mais à la mauvaise foi des chefs. Il fallait être mal informé ou avoir l'esprit chagrin pour s'en inquiéter (4) ».

(1) « Socordia ducum et seditione legionum. » (Hist. III, 46.) Ainsi, lors de la première rencontre, les Romains sont surpris, dans la seconde ils sont trahis ainsi que dans la troisième ; lors d'une quatrième, les alliés les abandonnent sur le champ de bataille ; pendant la cinquième, les légions sont en pleine révolution, etc., etc.

(2) Du côté des Romains on semble faire traîner la guerre tout exprès. « Non falso suspectus bellum malle. » (Hist., IV, 35 ; Cf. IV, 19 ; V, 8.)

(3) La guerre de Civilis dura parce qu'elle n'était pas à proprement parler une guerre étrangère, mais bien une sorte de guerre civile où l'étranger était mêlé. « Mixta belli civilis externique facie. » (Cf. Hist., IV, 22 ; II, 69 ; IV, 54, 55, etc.)

(4) Cuncta, quæ acciderant aut metuebantur, non inertia militis neque hostium vi, sed fraude ducum evenire. (Hist. IV, 19.)

Digitized by Google

Voilà en quels termes dédaigneux Tacite parle de la plus formidable révolution que les barbares aient tentée dans les derniers temps. On le voit, elle ne lui a inspiré ni craintes excessives ni chagrins irréfléchis.

Avant de partager les alarmes des pessimistes il a voulu étudier les choses de près, froidement, sainement, vérifier les légendes qui couraient sur l'histoire de la Germanie, contrôler les données qu'on fournissait sur sa situation présente. Nous avons essayé de le suivre dans ce double examen et nous avons vu avec quelle justesse il avait su démêler chez les ennemis de Rome les marques d'une grande faiblesse et les symptômes d'une irrémédiable décadence. Il les a jugés tels qu'ils étaient, sans s'exagérer jamais leurs forces, sans grandir jamais leur rôle ni dans le passé, ni dans le présent.

Dans ces conditions, il est facile de prévoir ce qu'il augurait de l'avenir de ces peuples. Il ne pouvait pas deviner, en effet, que de nouveaux barbares allaient remplacer ceux que Rome avait en face d'elle. Il ne pouvait pas non plus supposer qu'il allait se produire chez ceux-ci un retour subit et inexplicable au progrès. De pareils revirements sont inconnus dans l'histoire.

Tout ce qu'on pouvait faire alors c'était de pressentir que l'empire allait s'affaiblir en même

Digitized by Google

temps que les barbares, que ses forces allaient décroître plus vite encore que les leurs. Mais il ne faut pas oublier que rien ne faisait prévoir cette chute soudaine. Si les mœurs à cette époque étaient déjà entièrement perverties, du moins la puissance politique et administrative de Rome était intacte. Jamais le gouvernement n'avait été plus fort, les provinces plus soumises, les finances plus florissantes. L'unité allait s'affermissant, les ressources continuaient à grandir, tous les ressorts de cette grande machine se mouvaient aisément, régulièrement, l'empire semblait avoir repris une nouvelle jeunesse.

Pour voir que tout ce bel équilibre allait se rompre, il eût fallu un politique dont l'œil fût plus pénétrant et les vues plus larges que ne furent jamais celles de Tacite. En effet, nous n'hésitons pas à le dire, quelque respect que nous ayons pour l'admirable écrivain, il a souvent porté sur les événements et les hommes qu'il a le mieux connus des jugements erronés. Ce grand esprit n'est pas étranger aux préjugés ; les traditions l'influencent, les idées toutes faites lui en imposent, quand il s'agit des choses qui lui tiennent au cœur.

Un seul exemple suffit à le prouver. La révolution religieuse qui devait transformer le monde

Digitized by Google

ancien s'est préparée sous ses yeux sans qu'il l'ait prévue. Lui, philosophe et moraliste, il a connu les chrétiens et le christianisme, il a vu combien la religion païenne répondait mal aux besoins nouveaux des âmes et des esprits de cette époque, et il n'a pas compris qu'un inévitable changement allait se produire. Vingt ans auparavant on s'était préoccupé des prédications messianiques qui affolaient l'Orient et qui avaient fini par le soulever (1). Depuis le grand coup frappé par Titus le calme était revenu, la confiance aussi. Une légion campait sur les ruines de Jérusalem, les Juifs avaient été vendus et dispersés aux quatre coins de la terre ; on ne s'inquiétait plus des menées de quelques fanatiques qui restaient dans Rome, bien qu'ils eussent déjà leur entrée au palais impérial. Tacite partage l'optimisme général. Le christianisme ne l'inquiète pas, il ne l'irrite même pas, il l'ennuie.

Moins de trois siècles après il avait perdu Rome (2).

Sur la question nationale le grand écrivain

(1) V. Suet., Othon, 4, 6 ; Tac., Hist. I, 22 ; Sen., Quest. nat., VI, 1, etc.

(2) L'anarchie religieuse fut certainement une des causes principales de la chute de l'Empire. Alaric était aux portes qu'on n'était pas encore parvenu à se réconcilier : τὴν Ρωμὴν εἶλε προδοσίᾳ. (Sozomène, IX, 8.)

Digitized by Google

dont on a voulu faire un grand prophète n'a pas été plus clairvoyant. Nulle part dans son œuvre, ou au moins dans ce qui nous en reste il n'a fait entrevoir que Rome pût un jour tomber sous les coups de ses ennemis. Parfois (1), il est vrai, par exemple en racontant les terribles événements de l'année 69 où le monde entier fut en mouvement, il laisse échapper les mots sinistres de « fin de la république, ruine de l'Etat » (2). Il semble qu'à certains moments il ait reconnu que dans l'immense ébranlement de cette époque l'édifice romain a été sur le point de crouler. Faudrait-il en conclure, qu'il a conçu et entrevu la possibilité de sa chute ? Nullement. Il y a des expressions de ce genre chez les écrivains les plus optimistes, les plus confiants. Seulement voici comme ils raisonnent. Puisque l'empire a failli tomber, puisqu'il semblait qu'il le dût et que néanmoins il est resté debout, c'est précisément que les dieux l'ont fait immortel. Plus il a été près de la mort, et plus il a prouvé en y échappant son indestructible éternité.

Ce qui le sauve ces jours-là, Tacite le dit for-

(1) Il n'y a à notre connaissance aucune expression de ce genre dans les Annales. (xv, 50 : finem imperii signifie visiblement : la fin du règne.)

(2) Ainsi : « Servius Galba iterum, J. Vinius consules inchoavere annum sibi ultimum, reipublicæ prope supremum. » (Hist., I, 12.)

Digitized by Google

mellement, c'est la Providence, c'est sa fortune (1). Et il faut faire attention que ce mot n'a pas ici le sens banal de bonne chance. La fortune est un des attributs de Rome déesse, ou si l'on veut un des privilèges de la ville choisie par les dieux.

Tacite croit à cette mission providentielle. Il prodigue à Rome les éloges (2) et les actes de foi ; il lui rend par la bouche d'Othon, de Vocula, de Cérialis de magnifiques hommages. L'idée qu'elle est éternelle lui semble si commune et si banale qu'il ne croit pas devoir y insister. Il la reconnaît en passant, il l'accepte d'un mot, comme une chose reconnue et acceptée de tous (3). Ceux qui la nient sont à ses yeux des fanatiques et des fous (4).

*
* *

Comme le montrent l'étude et les textes qui précèdent, Tacite a donc partagé la confiance et

(1) Fortunam imperii, ultores deos. (Hist., IV, 57). Adfuit, ut sæpe alias fortuna populi romani (III, 46) nec sine ope divina, mutatis repente animis terga victores vertere. (IV., 76.)

(2) Magnitudo populi romani, caput rerum urbem. (Germ., 29.)

(3) Æternitas rerum (H., IV, 74) si virtus exercituum et gloria romani nominis pateretur terminum. (Agricola, 23, Cf. fin.)

(4) Superstitione vana canebant (druidæ). (Hist., IV, 54.)

Digitized by Google

l'optimisme de ses contemporains. Il serait inexact toutefois de prétendre qu'il a partagé leur dédaigneuse insouciance. Il n'a pas pour les affaires extérieures la superbe indifférence de quelques-uns. Sans être effrayé il n'est pas satisfait.

Il lui semble en effet que l'empire est entré dans une seconde période de sa vie, et qu'au point de maturité et de force où il est parvenu, il doit être non-seulement assuré de son existence, mais doit pouvoir compter aussi sur un peu de repos et de paix. C'est là le bien suprême qui lui a été refusé jusqu'ici, mais qu'il est facile d'obtenir à condition de ne pas irriter les dieux et de suivre une politique sage et prévoyante (1).

Pour cela il faut renoncer aux anciennes erreurs, et avant tout éviter la guerre civile. Quelque sanguinaire que soit la folie d'un Caligula, ou la férocité d'un Domitien, le mal que quelques années de tyrannie peuvent causer dans l'Etat ne saurait se comparer aux incalculables désastres qu'amènent les discordes intestines, quelque légitime que soit la révolte, quelque sainte qu'en soit la cause. Ce qui fait la force irrésistible de l'Empire, c'est qu'il forme

(1) Securas opes concupiscere. (Hist., II, 38.) Non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem. (Hist., I, 3.)

Digitized by Google

une unité administrative, politique, militaire, en face du monde divisé. Le secret de sa puissance est là. Donc tout ce qui peut contribuer à désagréger cette masse, à défaire cette unité, toute lutte qui, dans l'Etat, opposera deux hommes l'un à l'autre, ou armera l'une contre l'autre deux provinces, est condamnable et dangereuse. Il faut attendre patiemment les bons empereurs, supporter en attendant les mauvais, tout souffrir, mais ne pas se battre (1).

A l'étranger au contraire il faut jeter le désaccord entre les hommes et les peuples, envenimer les haines, les susciter au besoin, déchaîner au dehors la révolution que l'on enchaîne au dedans (2). Partout du reste le terrain est bien préparé. La politique séculaire du Sénat et des empereurs a rendu la tâche facile. Les nations en sont venues peu à peu à solliciter elles-mêmes l'intervention de Rome dans leurs affaires intérieures. Les factions la prennent pour arbitre, les prétendants se mettent sous sa protection. En les servant à propos, elle s'est

(1) Les textes sont très-nombreux : V. en part. Hist. I, 16, 33, 50, 80 ; II, 48, 38 ; III, 72 ; Ann. I, 36, etc., etc.; Cf. Agricola.

(2) Illicere Germanos ad discordias. — Omne scelus externum cum laetitia habendum ; semina etiam odiorum jacienda ; ut sæpe principes Romæ Armeniam, specie largitionis turbandis barbarorum animis, præbuerint. (Ann., XII, 48. ; Cf. II, 3, 56 ; VI, 32 ; XI, 8 ; XIII, 34 ; etc.)

Digitized by Google

fait une clientèle de grands personnages qui lui sont attachés par la reconnaissance et par la peur (1). Partisans avérés ou plus souvent déguisés de l'alliance romaine qui les soutient, ils font pour elle une propagande active et fructueuse. Sous cette influence, des nations longtemps hostiles s'habituent peu à peu à considérer Rome moins comme une ennemie que comme une voisine à la fois redoutable et bienfaisante dont il y a intérêt à rechercher l'appui. Alors de nouvelles alliances se concluent, de nouvelles annexions se préparent. L'Empire fait un nouveau pas vers la domination, c'est-à-dire, vers la paix.

La politique à suivre est donc très-nettement indiquée : il faut « diviser pour régner ». Ceux qui ont cru avec Claude qu'on pouvait laisser le monde en paix se trompent (2). Rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Aux yeux d'un patriote ardent et ambitieux comme Tacite il est temps qu'on reprenne la marche en avant. La puissance romaine ne peut et ne doit avoir d'autres bornes que celles que la valeur des

(1) Le plus curieux peut-être de ces personnages est Ségeste, qui fait la théorie même du parti. (Ann., I, 58.)

(2) Posse Cheruscos ceterosque rebellium gentes internis discordiis relinqui. (Cf. Ann., II, 26, 62 ; XII, 11, etc.) Huc rem romanam satietate gloriæ provectam ut externis quoque gentibus quietem velit. Tacite est de l'avis de Germanicus : « Nil opus captivis, solam internecionem gentis finem bello fore. » (Ann., II, 21.)

Digitized by Google

légions et de la fortune de l'Empire lui imposent, c'est-à-dire qu'elle n'en a pas (1). La vraie politique romaine, c'est la politique de conquêtes, elle est non-seulement la plus glorieuse, mais aussi la plus sûre.

Si on l'eût pratiquée sérieusement, il y a longtemps que la Germanie serait pacifiée ; mais la pusillanimité ou la jalousie des empereurs a arrêté des généraux dans leur marche victorieuse, si bien que la lutte dure encore au bout de 210 ans (2). Et dans l'intervalle, cinq armées consulaires et Varus y ont péri (3). Les revanches prises par Marius, César, Drusus, Néron, Germanicus ont été terribles, mais stériles. On a exercé des représailles, on n'a pas soumis le pays. Les menaces de Caligula étaient vaines et ridicules. L'expédition de Domitien n'était qu'une parade. Rien de sérieux n'a été tenté (4), et c'est à peine si en deux siècles on a fait quelques progrès. Tacite, qui sait quelle est la

(1) V. Agric. loc. cit.

(2) Augustus addiderat consilium coercendi intra terminos imperii, incertum metu an *per invidiam.* » (Ann. I, 2.) Tacite comprend si peu un pareil conseil qu'il est porté à l'attribuer à la malveillance. Cf : Nisi Germanicus præpeditus sit Germanias tot victoriis perculsas servitio premere. (Ann., II, 73.)

(3) Pour toute la suite du paragraphe, v. Germ., XXXVII.

(4) Bellum supererat, abolendæ magis infamiæ quam cupidine proferendi imperii. (Ann., I, 3.)

Digitized by Google

valeur exacte de l'ennemi, éprouve au souvenir de ces lenteurs une sorte de honte mêlée de dépit, et au milieu du récit de cette longue et humiliante histoire, il s'interrompt pour s'écrier : « Que de temps nous avons mis à vaincre la Germanie ! »

Cette phrase si courte nous en dit plus que toute autre sur les vrais sentiments de l'historien. Nous le retrouvons là tel que nous avons essayé de le montrer : un peu triste et honteux des échecs infligés à Rome par des nations qui devraient être depuis longtemps ses sujettes, mais néanmoins confiant, plein de foi et d'espérance dans l'avenir. C'est là l'impression qui se dégage du morceau tout entier, un des plus importants et des plus intéressants de l'ouvrage. Ce résumé si court et si sommaire n'a pas la froideur d'une récapitulation historique. L'émotion y est discrète et contenue, mais très-réelle. Sans être exprimées nulle part les pensées, les tendances, les aspirations de Tacite sont indiquées partout ; on en trouve l'expression plus complète ailleurs, on ne la trouve jamais plus sincère qu'ici. Derrière le savant qui écrit on entrevoit le patriote ardent que les échecs du passé rendent plus impatient des succès futurs.

En somme c'est là qu'il faut chercher l'esprit du livre, et s'il est vrai que c'est un pamphlet,

Digitized by Google

si l'on admet que l'auteur en le composant a eu l'intention d'influer sur la direction de la politique générale, ce n'est pas du moins dans le sens où on l'a cru jusqu'ici. Il ne s'agit pas dans la pensée de Tacite, de se défendre contre la Germanie mais bien de l'attaquer; il n'est pas question de lui résister mais de la conquérir ; et ce qui se dégage de cet ouvrage, c'est une approbation implicite de la politique que Trajan avait reprise. (1)

Nous pouvons aujourd'hui traiter les projets de l'historien et de l'empereur de chimères, leurs espérances de rêveries. On ne peut nier en tous cas que chez l'un et chez l'autre le dessein de poursuivre la conquête ne fût bien arrêté. Tacite est formel sur ce point. Il a souvent exprimé ses désirs ; il a plus souvent encore essayé de les justifier par la peinture même qu'il nous fait de l'ennemi. Dans toutes ses œuvres on ne trouve pas un mot qui marque un moment d'hésitation ou de défiance.

*
* *

Il y a cependant une phrase, une seule qui demeure inexplicable. La voici : Puissent, ah !

(1) Une inscription de l'an 100 nous indique que l'on avait terminé à cette époque une grande route destinée à faciliter l'accès de la Dacie. L'empereur avait donc au moins depuis 98 l'intention de reprendre l'offensive. (C. I. L., III, 1655.)

Digitized by Google

puissent les nations à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi (1). C'est la traduction de Burnouf, et il faut bien l'accepter, car la phrase ne peut avoir d'autre sens, par quelque artifice philologique qu'on essaie de l'interpréter (2).

Voilà évidemment une pensée nouvelle et des appréhensions sinistres qui ne semblent guère s'accorder avec ce que Tacite a dit ailleurs de sa foi en Rome. On ne peut pas évidemment supposer qu'il s'est contredit formellement sur une question de cette importance. Il faut admettre qu'un événement quelconque, qu'une circonstance de son récit a déterminé chez lui un soudain accès de pessimisme.

(1) Germ., XXXIII : Maneat, quæso, duretque gentibus, sinon amor nostri, at certe odium sui, quando urgentibus imperii fatis nihil jam præstare majus fortuna potest quam hostium discordiam.

(2) Wœlflin veut donner à *urgentibus* le sens de *ingruentibus*. (Philol., XXVI, 132.) Baumstark traduit : « Le destin de l'empire suivant irrésistiblement son cours. » (Ausf., Erlaut., II, 74.) Ritter croit à une proposition hypothétique : « Au cas où les destins de l'empire se précipiteraient. » Aucune de ces explications ne nous paraît satisfaisante. Mais le fait seul qu'elles ont été imaginées prouve que la phrase avec le sens qu'on lui donne ordinairement a paru inacceptable aux commentateurs.

Digitized by Google

Mais quand on relit tout le paragraphe où se trouve cette phrase singulière, on s'aperçoit qu'il n'y a dans les faits racontés là aucun motif de tristesse. Il s'agit d'une guerre entre Chamaves et Angrivariens où les deux peuples se sont entr'égorgés aux yeux de l'armée romaine. Les légions ont pu jouir de ce magnifique spectacle sans en payer la vue d'une goutte de leur sang. Tacite s'en félicite avec elles, tout son récit respire la joie, une joie d'Américain implacable qui verrait des Indiens s'exterminer entre eux.

Et puis cette joie s'arrête tout-à-coup. Il se fait dans l'âme de l'écrivain un inexplicable revirement, et au milieu de ces phrases heureuses, sans cause apparente il s'en glisse une qui est non-seulement mélancolique, mais lugubre.

Ce qui rend ce contraste plus étrange encore, c'est que les subits pressentiments de Tacite n'indiquent pas une appréhension vague, une crainte mal définie et lointaine. C'est l'annonce d'un danger prochain, imminent, présent même. Et au moment où Tacite découvre ce danger, au lieu de s'en expliquer, de développer une pensée de cette importance, il l'enferme dans une proposition incidente si courte qu'elle risque de passer inaperçue, et si on y regarde bien dans un seul mot : *urgentibus*. Pousser à ce point la conci-

Digitized by Google

sion, c'est chercher l'obscurité ; et quelles que soient les habitudes de style de Tacite, il n'est point avare de mots quand il le faut. Le sentiment était assez nouveau et assez rare pour mériter d'être exprimé plus explicitement.

Ces considérations suffiraient seules pour éveiller la défiance à propos de ce petit mot si important, mais quand on examine sa situation dans la phrase, il devient tout à fait suspect. Qu'est-ce que ce participe jeté là sans complément ? Le verbe *urgere* veut un régime. Ici le mot *urgentibus* est aussi difficile à construire qu'à expliquer. Du reste, ce n'est pas lui du tout que l'on attendrait d'après le sens, mais bien un mot de signification contraire. Si en effet les destins de l'Empire se pressent, les dieux peuvent lui accorder pour la lutte suprême d'aussi grands biens que la discorde de ses ennemis. Ils peuvent lui rendre l'unité, la discipline, le courage d'autrefois et bien d'autres choses encore : au contraire, si l'Empire est prospère, la fortune ne peut plus rien lui donner sinon le plaisir de voir ses ennemis s'entre-détruire eux-mêmes. L'épithète que le sens demande pour *fatis* ce n'est donc pas *urgentibus*, ce serait plutôt *ingentibus* ou quelque mot du même genre qui affirmerait la vitalité et la force de l'Empire.

Digitized by Google

On est donc porté à se demander s'il n'y a pas là une faute de texte.

Or quand on jette les yeux sur les manuscrits, la différence des leçons atteste l'embarras des copistes. Le « Pontanus » porte, il est vrai, *urgentibus*, ainsi que le « Romanus »; cependant des manuscrits dont il faut tenir compte présentent dans la première partie du mot des variations importantes. L'Arundelianus donne : *vergentibus*, les Neapolitanus *urgentibus* et en note *ingentibus*, le Stuttgardiensis *ingentibus*, le Romanus *vigentibus*.

Il est impossible d'admettre que ce soient là autant de fautes commises dans la lecture d'un mot aussi connu que *urgentibus*. Les distractions des copistes introduisent dans le texte des mots et des formes qui n'existent pas, et non des mots aussi latins que *vergentibus* etc. qui font un sens et s'accordent bien avec le reste de la phrase. Ce sont là très-probablement des corrections et non des fautes. La première partie du mot devait être tronquée ou inexplicable dans le manuscrit qu'on copiait, et qui, nous le savons, était si mauvais qu'on a dû en maint endroit le corriger.

Cela posé, il n'est pas bien difficile de deviner quelle devait être la leçon de l'archétype :

Qu'on considère la première syllabe de cha-

Digitized by Google

cun des mots fournis par les manuscrits dérivés : (1)

vi (Rom.) *ver* (Arund.) *vr* (Pont.)

La source est évidemment *ve*, leçon très-proche des trois autres. Le ms. d'Enoch devait donc porter *vegentibus* qui n'a pas de sens et qu'on a voulu corriger.

Mais aucun des copistes n'a trouvé, croyons-nous, la véritable correction. Qu'on rapproche les deux lignes :

maneatquaesoduretq*vegentibus*
..... odiumsuiqn*vegentibus*

on s'aperçoit que la forme *vegentibus* se trouve deux fois de suite une ligne d'intervalle. C'est là une coïncidence trop curieuse pour être fortuite. Nous soupçonnons que dans le texte véritable *vegentibus* ne se trouvait qu'à la première ligne. Il a été introduit dans la seconde par erreur ou par distraction.

La faute a pu être commise de deux manières : ou bien le copiste s'est trompé de ligne à cause de la similitude des lettres *tq* et *iq*, et alors il a recopié au bout de la deuxième ligne ce qui terminait la première.

Ou bien l'interpolation provient d'une glose

(1) *Ingentibus* que donne le *Stuttgardiensis* est très-probablement une correction de *iu* = *ui* (*gentibus*.)

Digitized by Google

vegentibus ajoutée en marge ou au-dessous de la première ligne qui a été après coup intercalée dans la seconde.

Dans l'un et l'autre cas le mot doit être supprimé. S'il y en avait un autre à sa place, ce devait être, comme nous l'avons dit, une épithète dans le genre de *ingentibus ;* mais il est impossible de la retrouver par conjecture.

Aussi bien n'est-elle pas nécessaire à la phrase. *Urgentibus* ôté, nous lisons : « *Maneat, quæso, duretque gentibus sinon amor nostri at certe odium sui, quando imperii fatis nihil præstare majus fortuna potest quam hostium discordiam.* » Le sens est suffisant et toutes les difficultés ont disparu. Il reste un souhait très-patriotique, très-naturel que Tacite a souvent exprimé (1) et qu'explique suffisamment son humeur conquérante.

La solution que nous proposons est donc bien simple. Elle est très-hypothétique, c'est vrai. Mais nous avons plusieurs fois entendu dire à un de nos maîtres les plus éminents (2), qu'en matière de correction de textes les conjectures les plus audacieuses étaient souvent les plus vraisemblables.

Du reste qu'on accepte ou qu'on récuse nos

(1) Hist. III, 10. Agric. XII.

(2) M. Tournier, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.

Digitized by Google

conclusions sur ce point particulier, l'ensemble de notre démonstration ne s'en trouve pas, croyons-nous, sensiblement affaibli. Si l'on tient absolument à admettre que Tacite s'est contredit ici, il n'en demeure pas moins vrai que tout ce qu'il a dit ailleurs subsiste. Les textes que nous avons cités gardent leur valeur, et l'auteur de la Germanie ne cesse pas de nous apparaître comme le partisan déterminé d'une politique offensive.

Il nous resterait à nous demander si c'est pour appuyer cette politique qu'il a écrit son ouvrage. Nous ne le croyons pas et nous dirons pourquoi en un mot. On a vu par les pages qui précèdent comment il nous a fallu reconstituer pièce à pièce, idée par idée, l'ensemble des sentiments de Tacite. Nous avons été obligés de consulter les Annales et les Histoires. La Germanie ne nous fournissait presque rien. On y aperçoit bien ça et là quelques traces éparses des idées de l'auteur, mais il faut en être prévenu ; sinon on risque de passer outre.

Or ce n'est pas avec cette discrétion qu'on plaide une thèse; quelque habileté qu'on veuille mettre à exposer un plan, ou à glisser un conseil, on ne cache pas sa pensée avec ce soin. Sinon on risque de n'être pas compris. On ne fait plus un pamphlet, mais une charade. La Germanie est plus que cela.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Nous venons de dire et autant que possible de démontrer que Tacite n'a pas eu sur la situation militaire de Rome les idées chagrines qu'on lui a quelquefois prêtées. Au contraire il a fait sur sa situation morale de douloureuses réflexions, et il s'est bien aperçu que sous ce rapport une irrémédiable décadence avait commencé, cela est incontestable. A défaut des renseignements que nous fournissent ses autres écrits, la Germanie seule suffirait à nous en avertir. Elle fourmille d'allusions aux mœurs romaines ; à chaque page et à tout propos reparaît l'historien philosophe qui se chagrine et moralise.

*
* *

Le sujet, du reste, prêtait à de nombreux rapprochements ; quand on peint une nation étrangère, on peint généralement, presque nécessairement par comparaison ; c'est-à-dire qu'on rapporte les mœurs et les institutions de cette nation à celles d'un autre pays, en indiquant les similitudes et les différences.

C'est le procédé de Tacite. En étudiant les

Digitized by Google

Germains, leur culte, leur organisation sociale, leur manière de vivre, il pense sans cesse à Rome, il est plein de ce souvenir et de cette image. Il n'indique pas tous les rapprochements possibles, on sent qu'il les fait dans son esprit. Et comme cette étude discrètement comparative embrasse la vie entière des deux peuples, leur caractère aussi, elle touche souvent à la morale. Les vertus des barbares rappellent à l'écrivain romain la corruption de la grande ville ; il le laisse souvent entrevoir, il l'indique même quelquefois sans crainte d'insister sur la leçon qui se dégage de ces exemples. Il se complait même, cela est visible, dans ce rôle de moraliste : son livre est tout empreint de philosophie.

Les occasions ne manquaient pas, et il y avait bien des choses à admirer dans cette société que Rome traitait si dédaigneusement de barbare. Une des choses qui semblent le plus avoir frappé Tacite, c'est la constitution sévère et solide de la famille (1). A Rome elle n'existe plus. La femme nubile à douze ans (2), c'est-à-dire trop tôt pour comprendre que le mariage impose plus de devoirs qu'il n'apporte de plaisirs

(1) Germ., XVIII.

(2) Plut., Lyc., Numa, VII; Pomp., Dig., XXIII, 2, 4.; Tac., Ann., XII, 48.

Digitized by Google

s'ennuie bientôt au foyer. Pour se distraire elle sort et va par le monde pour lequel elle se pare, court les festins et les théâtres, sans s'effrayer de la licence des spectacles qu'elle y trouve ou des paroles qu'elle y entend, se formant ainsi à l'impudicité et à la débauche. Puis le jour de l'adultère nécessaire arrive. Si le mari s'en aperçoit et s'indigne, l'épouse coupable se moque de lui et l'abandonne. Le divorce lui permet de nouvelles unions, et l'on compte ainsi dans la ville bon nombre de femmes « de noces multiples », véritables courtisanes qui ont pris soin de légitimer leurs amours.

Pour n'être attachées à personne, et pouvoir à leur gré changer de maîtres, elles évitent d'être mères (1), quand elles n'y peuvent réussir, si elles sont criminelles elles laissent leurs enfants à la charité publique (2), d'habitude elle les remettent aux soins de servantes et de nourrices mercenaires, de façon à n'avoir plus à s'en occuper. Désormais une mère qui allaite son enfant est citée comme une exception et un modèle (3).

(1) On est obligé de récompenser la paternité. (Loi Pappia Poppæa. Juv., Sat., IX, 87.) Pour avoir des enfants Rome reconnaît ceux des prostituées. (Ulp., Lib. reg., III, 61.)

(2) Juv., Sat., VI, 595.

(3) Aul. Gel., XII, 1 ; Cf. Orelli Insc., n° 2677.

Digitized by Google

Le tableau n'est pas tout à fait exact sans doute, même en ce qui concerne la capitale. Il est trop chargé. Mais c'est ainsi que jugent tous ceux qui sont un peu sévères, moralistes, satiriques, ou chrétiens. Tous tonnent contre le siècle et sa corruption. Tacite élevé à l'école des stoïciens est comme eux implacable. Et il semble qu'à travers ses regrets patriotiques il soit heureux de peindre cette vie germaine si différente de celle qu'on mène à Rome, digne des sages de l'ancien temps et des philosophes de la nouvelle école.

Dans cet heureux pays l'homme est brave et la femme est chaste. Sans impatience du plaisir, elle sait rester longtemps vierge (1) au foyer de son père. De la sorte, elle apporte à l'époux qui la choisit une âme forte et un corps développé. Elle vit auprès de lui, gardée par sa pudeur (2), loin des spectacles qui corrompent (3), et des festins qui excitent la sensualité (4), sans coquetterie (5), ni intrigues (6). Consacrée tout entière à une famille qu'elle enrichit sans

(1) Non virgines festinantur. (Germ., XX.)
(2) Septæ pudicitia agunt. (*Ib.* XIX.)
(3) Nullis spectaculorum illecebris. (*Ib.*)
(4) Nullis conviviorum irritationibus corruptæ. (*Ib.*)
(5) Nec alius feminis quam viris habitus. (*Ib.* XVII.) Non nova nupta comatur. (*Ib.* XVIII.)
(6) Litterarum secreta feminæ ignorant... paucissima adulteria. (*Ib.* XIX.)

Digitized by Google

craindre jamais ni les fatigues ni les douleurs (1), elle nourrit et élève ses nombreux enfants sans négligence ni faiblesse (2). Puis quand vient l'heure des devoirs virils, elle suit son mari jusque dans la guerre, l'anime par sa présence, l'arrête par ses menaces s'il recule (3); quand il est mort elle ne se croit pas encore déliée de ses devoirs envers lui; veuve inconsolable, elle porte un deuil éternel et consacre à la mémoire de celui qu'elle a perdu les restes d'une vie qui lui appartenait tout entière (4).

Autour de ces deux époux indissolublement attachés, se groupe toute la famille composée des frères, oncles, neveux, cousins, aïeuls (5), entourés de leurs parents et de leurs esclaves. Tous sont unis par les liens d'une affection réciproque, par la nécessité légale de la solidarité mutuelle (6), par l'habitude de vivre et de combattre ensemble (7), enfin par l'intérêt

(1) Numerum liberorum finire flagitium habetur. (*Ib.*)

(2) Nudi ac sordidi excrescunt. (*Ib.* XX.)

(3) Cibos et hortamina pugnantibus gestant. (*Ib.* VII.) Proditur acies inclinatas jam et labantes a feminis restitutas. (*Ib.* VIII.)

(4) Unum accipiunt maritum. (*Ib.* XIX.)

(5) Sororum filiis idem apud avunculum, qui apud patrem, honor, etc. (*Ib.* XXI.)

(6) Suscipere tam inimicitias patris quam amicitias necesse est. (*Ib.*)

(7) Non fortuita conglobatio turmam facit, sed amicitiæ et propinquitates. (*Ib.* VII.)

Digitized by Google

même et le soin d'une fortune qui appartient indistinctement à tous et ne peut être aliénée (1). Constituée ainsi comme l'antique *gens* à Rome, la famille germanique forme une véritable subdivision de la tribu, ayant ses lois, son chef, son représentant civil et politique, et elle constitue la base de cette société patriarcale qui semble reposer ainsi tout entière sur les principes du droit naturel.

Mais cet esprit de famille n'est pas la seule vertu des peuples barbares. Les Germains montrent dans les diverses circonstances de la vie sociale d'autres qualités éminentes. Ainsi, chez eux, les honneurs se donnent au mérite, c'est-à-dire à la bravoure. Pas de compétitions ni d'intrigues, chacun est l'artisan de sa propre fortune (2).

La richesse, il est vrai, a bien là comme partout ses privilèges. Du moins, le riche essaie de corriger cette injustice en tâchant de rapprocher de lui le pauvre, au lieu de travailler à se l'asservir. Sans spéculer sur ses besoins, il se l'attache par des bienfaits. Il lui donne en échange de ses services des festins abondants, des armes, des présents de toutes sortes (3). Où

(1) Nullum testamentum, etc. (Germ., XX.)
(2) Duces ex virtute sumunt. (*Ib.* VII.)
(3) Epulæ pro stipendio cedunt. (*Ib.* XV.) Exigunt principis sui liberalitate bellatorem equum, cruentam victricemque framcam. (*Ib.* XIV.)

Digitized by Google

la terre est cultivée, on se partage la moisson proportionnellement au travail qu'a fourni chacun, et au rang qu'il occupe (1). L'esclave lui-même n'est pas déshérité : il a sa demeure, ses pénates, sa terre qu'il cultive moyennant une redevance comme un véritable fermier (2).

Le droit des faibles est ainsi respecté dans les rapports d'homme à homme, quelquefois dans les relations de peuple à peuple. Ainsi il y a en Germanie une nation assez forte pour être redoutable, et cependant assez sage pour ne pas abuser de sa force. Elle ne veut arriver à la grandeur que par la justice (3).

Un historien philosophe comme Tacite ne pouvait manquer d'être frappé par ces vertus éclatantes. Il devait aux traditions de l'école de leur donner quelques éloges. L'occasion se présentait toute naturelle de faire aux Romains un peu de morale, de leur proposer quelques exemples. Ces peuples si dédaignés semblaient placés là tout exprès comme les cyniques dans la ville pour servir au siècle de modèle. Un moment il semble que Tacite va leur attribuer cette mission, leur prêter ce rôle. Son enthou-

(1) Agros inter se secundum dignitatem partiuntur. (*Ib.* XXVI.)

(2) Suam quisque (servus) sedem, suos penates regit. (Germ., XXV.)

(3) Magnitudinem suam malit justitia tueri. (*Ib.* XXXV.)

Digitized by Google

siasme s'échauffe au cours du récit en même temps que le ton s'élève. Et alors il y a comme un parti pris de tout admirer, de trouver dans tous les usages, dans toutes les institutions germaniques, des traces de sagesse, des leçons de philosophie.

Ainsi la religion des barbares est sans idoles, leurs dieux n'ont pas de statues, cela est tout naturel. L'ignorance où sont les Germains de tous les arts, explique très-suffisamment ce fait. Mais Tacite, emporté par son admiration, lui découvre une tout autre signification. Il s'imagine que ces barbares ont pressenti en stoïciens inconscients que l'immensité des dieux ne se pouvait enfermer dans l'enceinte d'un temple ou dans les contours d'une image sensible et matérielle (1). Ailleurs, il voit dans l'usage de délibérer après boire une sage et heureuse coutume parce que l'ivresse fait naître avec la loquacité la franchise et qu'on voit alors les secrètes pensées des âmes (2).

C'est de l'enthousiasme hors de propos. Il y a toujours dans Tacite un rhéteur qui reparaît

(1) Nec cohibere parietibus deos, neque in ullam humani oris speciem assimulare ex magnitudine cælestium arbitrantur. (Germ. IX.)

(2) Tanquam nullo magis tempore (quam in conviviis) aut ad simplices cogitationes pateat animus, aut ad magnas incalescat. (*Ib.* XXII. Cf. XII, sur la pénalité, etc.)

Digitized by Google

ainsi par moments. C'est lui qui parle ici, on
montré très-amèrement (1). Il faut avouer q
si tout l'ouvrage était écrit sur ce ton, il
pourrait y avoir de doute sur l'intention qui
dicté : ce serait un livre d'édification.

L'erreur que l'on a commise, c'est précisém
de raisonner sur quelques passages de ce ger
qui sont peu nombreux, sans tenir compte
tout le reste : on a pris l'accessoire pour le pri
cipal.

Il s'en faut bien, en effet, que Tacite n'ait f
ici d'un bout à l'autre que du romantisme ou
roman. Il a montré dans la Germanie comm
dans ses grands ouvrages ses qualités de critiq
consciencieux, d'historien clairvoyant. Les hab
tudes de l'école, un certain entraînement d
mots l'ont amené quelquefois à témoigner po
les barbares une complaisance exagérée, u
admiration peut être excessive. Néanmoins,
n'a pas su être indulgent pour leurs vices, il l
a vus sans illusions, il les a peints sans ré
cences, si bien que son livre a çà et là le ton
panégyrique, il prend aussi souvent celui de
satire.

(1) Baumstark. Il a hasardé à ce propos les mots « romantisches Pathos, rosenrothe Romantik ; phantastic Træumerei », etc. Eos 1864. *Le Roman dans la German* (Cf. Urdeutsche Staats alterthümer, 1873.)

Digitized by Google

Ainsi il nous représente les Germains comme des oisifs se complaisant dans leur incurable paresse (1), insoucieux de tous les arts (2), ignorants de tous les métiers (3), occupant leur nonchalance au jeu où ils compromettent jusqu'à leur liberté personnelle, passant des nuits dans de longs festins au sortir desquels les convives exaspérés par l'ivresse se provoquent et s'entretuent, terribles alors et dangereux pour ceux qui les rencontrent, fussent-ils leurs frères (4).

Voilà certes de gros défauts que toutes les vertus germaniques ne rachèteraient point si on les mettait en balance. La plupart de ces vertus, en effet, ne sont guère méritoires, puisqu'elles sont involontaires, et qu'on ne les pratique, que faute de savoir les abandonner. Ainsi, les barbares ne sont pas usuriers (5), mais ils n'y ont guère de mérite puisqu'ils ne connaissent pas l'usage de l'or. Les plus riches d'entre eux ignorent ce que c'est que le luxe, mais ce n'est pas qu'ils le détestent, c'est qu'ils ne sauraient

(1) Amant inertiam.

(2) De l'architecture et de la sculpture. (Germ., IX, de la poésie *Ib.* III.)

(3) Ils sont même piètres agriculteurs. (V. plus haut.)

(4) Diem noctemque continuare potando. — Crebræ ut inter vinolentos rixæ. (XXII.) Sæpius vinolentiam ac libidines, grata barbaris, usurpans. (Ann., XI, 16.)

(5) Fenus agitare ignotum. (Germ., XXVI.)

Digitized by Google

se le procurer (1). C'est-à-dire que leur principale qualité, c'est leur ignorance. Leur simplicité, leur honnêteté ne viennent point de leur caractère, mais de l'état de barbarie où ils vivent. Ce sont des vertus de nécessité.

Evidemment elle n'ont et ne peuvent avoir aux yeux du philosophe aucune valeur. Qui dit vertu dit effort vers le bien. Les barbares n'en font aucun. Au contraire, sitôt que le contact de la civilisation grecque et romaine leur révèle un vice nouveau, ils s'y abandonnent avec amour. La contagion a déjà commencé à se répandre. Quelques peuples sont encore en arrière du siècle, ils sont, du moins, très-disposés à le rattraper. Plusieurs sont déjà en marche pour y parvenir (2).

Comme on voit, la peinture est peu flattée : d'une part des défauts nombreux et graves ; de l'autre des vertus éphémères qui ne demandent qu'à faillir. Si Tacite avait voulu tirer de là une leçon il aurait plus cherché à idéaliser le portrait. Il ne s'agissait pas, en effet, de montrer à Rome des peuples dans un état primitif vers lequel elle ne pouvait pas retourner. Encore eût-il fallu au

(1) Germ., v, XLV : Ils ne font pas usage de l'ambre pour leur parure, parce qu'ils ne savent pas le travailler.

(2) Proximi ob usum commerciorum aurum et argentum in pretio habent. (*Ib.* v.) Proximi ripæ vinum mercantur. (*Ib.* XXIII.)

Digitized by Google

moins les lui montrer impeccables, puis qu'il était question de morale et pas de vérité. Tacite ne l'a pas fait, et il a prouvé par là qu'il n'avait pas les intentions qu'on lui prête.

En réalité la philosophie n'a dans son livre qu'une importance secondaire, il suffit pour s'en convaincre de considérer quelle place restreinte elle y tient. On parcourt vingt chapitres sans y trouver un mot qui touche de près ou de loin à la morale (1). Faut-il donc croire que l'auteur oublie lui-même son sujet ? Mais comment expliquer une aussi impardonnable distraction ? Voilà un ouvrage philosophique en quarante-six chapitres où il n'y a pas vingt lignes de philosophie. Encore ces vingt lignes ne sont-elles pas réunies. Elles prendraient une toute autre valeur si l'auteur en avait fait un paragraphe spécial placé au début ou à la fin dont se dégagerait une idée générale, une conclusion quelconque.

Mais non. Il nous présente quelques réflexions çà et là au fur et à mesure que le récit les lui inspire. Il les fait brièvement, sans s'attacher à les mettre en lumière, on dirait plutôt qu'il a cherché à les dissimuler. Il les place au lieu où l'on met d'habitude les idées accessoires, dans

(1) Les vingt derniers.

Digitized by Google

des incidentes, dans des queues de phrase où elles semblent jetées négligemment (1). Puis il poursuit son récit. Habileté consommée, peut-on dire, d'un homme qui cache son but afin de l'atteindre plus sûrement; pudeur d'historien qui veut prêcher sans pédantisme et sans apparat. Mais dans quel intérêt Tacite eut-il essayé de donner ainsi le change sur ses véritables intentions ? On comprend ce calcul à une époque comme la nôtre, où les sermons sont si peu goûtés qu'un moraliste a toujours peur d'être ridicule. Mais au temps où vivait Tacite les professeurs de vertu se vantaient bien haut de leur sacerdoce. Ils ne faut pas confondre les dates.

Pour nous, nous croyons que Tacite n'a pas si bien étudié ses effets, ni imaginé de si lointaines combinaisons, et nous concluerons plus simplement que si la philosophie ne tient dans la Germanie qu'une place secondaire, c'est que ce n'est pas d'elle que l'auteur voulait traiter.

Seulement il vit à une époque où la philosophie a tout envahi : l'histoire, la poésie, l'éloquence. Tous ceux qui pensent ou qui écrivent se sentent ou se croient obligés de contribuer par leurs œuvres à l'enseignement des hommes.

(1) V. p., ex., VI. Nulla cultus jactatio, etc.

Digitized by Google

L'histoire en particulier est devenue une prédication. Elle est plus que jamais considérée comme la maîtresse de la vie dont parlait Cicéron (1). Pline, l'ami de Tacite, qui a un moment la pensée de composer des Annales, s'apprête à morigéner, et il est préoccupé par avance de la difficulté qu'il éprouvera à juger sans sévérité et sans faiblesse la valeur morale de chacun (2). Son oncle lui avait donné l'exemple. Les passages où il se plaint de la corruption des mœurs sont innombrables (3). Quinte-Curce met dans la bouche des Scythes un long réquisitoire contre les vices des peuples civilisés. Florus les déplore sans cesse malgré l'admiration qu'il professe pour Rome et la confiance qu'il a en elle.

Tacite fait comme les autres. Il nous a dit quelque part qu'il avait étudié la philosophie stoïcienne. Il nous a dit aussi qu'il s'efforcerait de la répandre (4). « Je me ferai un devoir chaque fois que les circonstances le demande-

(1) Or., II, 2.

(2) Pline, ep. V, 8.

(3) Il trouve les mœurs de son temps aussi déréglées que stupides. (II, 45, 3 ; II, 23, 3 ; XXVI, 28, 1 ; XXIX, 8, 10 ; XXXVI, 24, 10 ; XXXVI, I, 1 ; il se plaint que la décadence qui commença au temps de Caton ait continué malgré le bon sens (XXII, 7, 1) ; malgré les efforts faits pour l'arrêter (XXXVI, 2, 2 ; 24, 14) ; si bien que Rome, sous ce rapport, est descendue bien au-dessous des barbares (XXVIII, 35, 1 ; XXXVI, 9,1).

(4) Hist., III, 51.

Digitized by Google

ront de recueillir dans notre histoire de ces traits et d'autres pareils soit à titre de bons exemples, soit à titre de consolations. »

Et il l'a fait comme il l'a dit. Il n'y a guère de pages des Histoires ou des Annales où l'on ne puisse relever quelque phrase à la louange des anciens, quelques réflexions chagrines sur les mœurs ou les institutions des modernes (1). Oserait-on soutenir que ces grands ouvrages historiques ont été inspirés par des préoccupations morales ? Evidemment non, puisque l'auteur nous affirme le contraire.

Pourquoi donc faire à la Germanie une place à part ? La philosophie y a-t-elle plus d'importance qu'ailleurs ? Nous avons vu que non. Elle vient là par occasion comme partout. Ce livre a le même caractère que les autres, il procède de la même inspiration. Tacite, en l'écrivant, n'a voulu ni édifier, ni corriger, mais instruire. Ce n'est pas un livre de morale, mais un livre moral, ce qui est tout différent.

(1) Il y en a même dans l'*Agricola* : « L'administration au lieu de s'améliorer va s'empirant ; les gouverneurs sont des pillards (6), des voleurs même (7), les juges sont trop faibles ou trop sévères ; et cela parce qu'on ne parvient plus qu'à force de brigue, et les peuples mal gouvernés ne s'assimilent plus (32). La conquête n'avance plus par les armes (19), l'armée n'étant composée que de jeunes gens indisciplinés (5). Rome n'obtient plus de succès qu'en corrompant le monde autour d'elle. (11, 16.)

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

En général, quand on veut déterminer l'esprit d'un ouvrage, il ne faut pas, croyons-nous, procéder comme on l'a fait pour celui-ci. Il ne s'agit pas de relever çà et là quelques phrases éparses, comme on le fait quand on veut étudier dans une œuvre le caractère de l'homme qui l'a laissée. C'est d'après l'aspect général qu'il faut décider, sinon on s'expose à donner à quelques détails une importance qu'ils n'ont pas, et à se tromper du tout au tout. On doit d'abord considérer quelle est la matière traitée et ensuite sous quelle forme elle est traitée. Sans aller prêter à l'auteur des calculs étranges et des arrière-pensées lointaines, il suffit de voir de quoi il parle pour savoir de quoi il a voulu parler. Dans l'espèce, si on fait cet examen bien simple, le doute n'est pas permis : il n'est question d'un bout à l'autre que de géographie ou si l'on veut d'ethnographie.

La forme du reste est tout à fait accommodée au fond. Le ton ne s'élève que très-rarement. Le style est simple et froid comme celui d'une exposition scientifique. Dans le plan même rien qui trahisse l'allure d'un pamphlet : ni exorde, ni conclusion ;

Digitized by Google

c'est par la géographie que le récit commence et par elle qu'il finit. Dès le début on se sent en présence d'un ouvrage de science, et la seconde impression ne dément pas la première.

Pourquoi donc chercher plus loin? La Germanie n'était-elle pas assez curieuse pour qu'un homme qui la connaissait essayât de la décrire? C'était là une idée très-naturelle et qui devait venir d'autant plus facilement à l'esprit de Tacite que les ouvrages géographiques étaient très-estimés à Rome et fort bien reçus du public (1).

Depuis longtemps, à mesure que l'empire s'était accru, des généraux, des savants, des curieux avaient décrit les nouvelles provinces qu'on annexait. Juba, le prisonnier de César avait étudié l'Afrique; Théophane de Mitylène avait suivi Pompée en Asie afin de pouvoir peindre les lieux avec exactitude dans son histoire, Antoine faisait faire par Dellius la géographie des pays conquis, etc. (2). L'Etat encourageait officiellement les publications de ce genre. Il aidait même les savants dans leur tâche en

(1) Il suffit de rappeler les noms de Cornelius Polyhistor (Suidas), Marcellus (Proclus ad Plat. Tim.). Statius Sebosus (Pline, IV, 36), Juba (Pline, VI, 31), Aristocréon, Timagène, Celius Antipater, Asclépiade, Myrteanus, Métrodore, Varron, Appollodore, Posidonius, etc., etc. Peu avant Tacite, Sénèque lui-même s'était occupé de géographie.

(2) Pline, II, 47, 48.

Digitized by Google

envoyant autour du monde des explorateurs chargés de mesurer la terre connue et de découvrir ce qui restait à connaître. Si bien que du temps de Néron déjà chacune des provinces de l'empire, chacune des nations voisines avait été l'objet d'une monographie et que tous ces travaux particuliers avaient été réunis et résumés dans les grands ouvrages des savants grecs et romains.

Une description de la Germanie dont on racontait tant de miracles (1) pouvait donc tenter Tacite. Le traité dont nous nous occupons ne serait-il qu'un petit livre de géographie qu'on s'en expliquerait très-bien la naissance. Loin d'être isolé, il se fût tout naturellement rattaché à un ensemble de travaux scientifiques exécutés à cette époque.

Cependant si on refait la liste des ouvrages déjà publiés à la fin du premier siècle sur ces pays du Nord, on comprend mal comment Tacite ayant à choisir entre tant de sujets divers en aurait pris un presque épuisé déjà, tant il avait été traité.

En effet, sans parler des géographes grecs (2),

(1) Miracula narrabant, vim turbinum et inauditas volucres, monstra maris, ambiguas hominum et belluarum formas, visa sive et metu credita. (Ann., II, 24.)

(2) Strabon, I, 23.

Digitized by Google

nous savons que des historiens latins s'étaient attachés dans leurs ouvrages à décrire longuement les pays riverains du Rhin et du Danube, dans tous les détails de leurs institutions et de leurs mœurs.

On nous dit, par exemple, qu'Aufidius Bassus, Cremutius Cordus, Julius Marathus, Lucius Fenestella, Cluvius Rufus avaient traité en passant ce sujet dans leurs Annales. Il en était également question dans les Mémoires d'Agrippa, dans la vie de Drusus par Auguste. César avait décrit les bords du Rhin, Philémon les mers du Nord, Velleius Paterculus la Pannonie et la Dalmatie, Tite-Live la Germanie entière. Enfin vingt ans à peine avant Tacite, Pline l'Ancien avait repris tout ce travail à propos de ses « Guerres de Germanie » (1).

Or parmi les auteurs que nous avons énumérés, on en compte d'excellents, dont Tacite fait le plus grand cas, plusieurs même qu'il cite et qu'il imite (2), un enfin pour lequel il a autant de respect que d'affection, Pline, l'oncle d'un de

(1) Il faudrait sans doute ajouter à cette liste une foule d'auteurs dont les noms même ne nous sont pas parvenus.

(2) V. Pline le Jeune (ep., III, 5, 4) ; Tac. (Ann., I, 69) ; il se sert de Pline : (G., 45, 4.) Il cite Cluvius Rufus (Ann., XIII, 20 ; XIV, 2) ; César (Germ., XXVIII) ; Cremutius Cordus. Nous savons que d'autres comme Audifius Bassus étaient des écrivains irréprochables. (Probabilis in omnibus. Quint., X, 1, 103.)

Digitized by Google

ses meilleurs amis et un des savants les plus consciencieux de son siècle. Il est bien peu probable que Tacite eût entrepris de recommencer après ces hommes illustres une œuvre qui n'avait pas eu le temps de vieillir, et n'avait pas besoin par conséquent d'être complétée.

On pouvait la corriger sans doute. Mais pour entreprendre une tâche si lourde, de quels moyens disposait Tacite ? On dit qu'il était allé en Germanie, qu'il avait observé les mœurs qu'il allait peindre, entendu les légendes qu'il allait raconter (1). Mais s'il avait vu le pays, ses prédécesseurs l'avaient vu aussi. Ils y étaient demeurés comme lui et même plus longtemps que lui. Velleius et Pline y avaient vieilli. Ils avaient conversé comme lui avec les marchands et les prisonniers (2), ils avaient puisé aux mêmes sources d'informations, ils avaient eu le même amour de l'exactitude et de la vérité. Car l'un d'eux, Pline, est mort pour en avoir été trop curieux.

(1) C'est l'avis de Borghesi. Une discussion s'est engagée sur ce point entre Kritz et Baumstark. Il reste constant que Tacite s'est absenté quatre ans de Rome pour aller remplir une fonction publique. Mais il n'est nullement prouvé qu'il soit demeuré pendant ce temps en Germanie. Cela est possible, voilà tout.

(2) On avait vu du reste les plus illustres de ces prisonniers dans la ville même. (Strab., XIII, 4. V. plus haut.) Quant aux marchands, ils venaient jusqu'à Rome apporter de l'ambre, des pommades (Mart., Ep., XIV, 26, 27), du marbre, des métaux (Tac., Ann., XL, 20 ; XIII, 57), etc.

Digitized by Google

Il est probable que des auteurs si sérieux et si bien renseignés avaient écrit leurs descriptions de la Germanie avec autant de compétence que de soin. Nous pouvons l'assurer d'après ce que nous savons d'eux sans connaître leurs livres.

Pour prétendre à les corriger, il eût donc fallu à Tacite une assurance, une confiance en son talent qu'il ne semble jamais avoir eues. Il nous l'a dit avec modestie dans un chapitre de l'Agricola (1) : au moment de commencer une courte étude sur la Bretagne, quoiqu'il eût en main les notes, peut être les mémoires de son beau-père, c'est-à-dire quoiqu'il fût en mesure de donner à ses lecteurs des détails précis, curieux, inconnus même sur une contrée jusque-là entrevue plutôt qu'explorée, il croit devoir s'excuser et annoncer qu'il ne prétend pas lutter d'exactitude ni de talent avec les auteurs qui l'ont précédé. Il n'est guère probable que dans le courant de la même année il ait perdu cette timidité, et acquis assez de confiance présomptueuse pour oser rivaliser avec les maîtres de la science sur un sujet qu'il connaissait beaucoup moins.

La vérité est que dans un cas comme dans l'autre, il n'a pas prétendu à l'originalité. Tacite n'a jamais eu, croyons-nous, l'ambition d'être au

(1) Agr., 10 : Non in comparationem curæ ingeniive referam.

Digitized by Google

premier rang des géographes. Il se servait de leurs œuvres sans vouloir compter parmi eux. Il ne corrigeait ni Pline ni les autres, il les résumait.

Voilà pourquoi il donnait à ses études de si faibles dimensions, sinon il les eût étendues, développées ; ce n'est pas en une quarantaine de chapitres qu'on refait des œuvres considérables. On ne peut qu'indiquer les questions, il est impossible de les traiter.

Et, en effet, Tacite nous apprend lui-même qu'il n'a pas le temps de s'arrêter sur tel ou tel point (1). Il avoue qu'il n'a pas élucidé certaines difficultés, qu'il n'a pas assez réfléchi pour conclure (2). Ailleurs, il passe rapidement sur des faits déjà connus (3). Il en laisse d'autres complétement de côté quand ils n'appartiennent plus directement à son sujet (4). On sent qu'il a souci de ne dire que les choses essentielles. Il se trouve même que le livre finit sur une formule de prétérition : « relinquam ». C'est le mot des gens qui se hâtent. Il est tout à fait à sa place dans la Germanie. Car, avec ses développements écourtés, ses indications sommaires elle n'est et

(1) Si credere velis. (Germ., XL.)
(2) Neque confirmare argumentis neque refellere in animo est, ex ingenio suo quisque demat vet addat fidem. (*Ib.* III.)
(3) Satis notum est.
(4) XLVI, fin.

Digitized by Google

ne peut être qu'un abrégé. Elle ne répétait ni ne corrigeait les livres antérieurs, elle les condensait, et c'est pour cela qu'elle a pu être écrite après eux.

Dans ces conditions constitue-t-elle un ouvrage à part ? Nous ne le croyons pas. Sinon elle n'eût pu être destinée qu'à l'école (1) et Tacite n'est pas un grammairien professeur, ou aux lectures publiques, et il eût fallu alors qu'elle formât un tout complet avec un début et une conclusion. En outre le sujet eût paru bien technique, le ton bien froid à la société qui fréquentait ces réunions.

Au contraire un pareil morceau trouve sa place toute naturelle dans les « Histoires » (2).

*
* *

Tacite annonce en effet dans son Prologue les événements principaux qu'il va raconter. Parmi eux se trouve une grande coalition des Sarmates et des Suèves (3).

(1) Où on apprenait la géographie :

Cogor et e tabula pictos ediscere mundos.

(PROPERCE.)

(2) M. Geffroy déclare sans s'expliquer autrement notre hypothèse étrange et dénuée de tout fondement.

(3) Coortæ in nos Sarmatarum Sueborumque gentes. (Hist., I, 2.)

Digitized by Google

Nous avons, il est vrai, peu de détails sur cette guerre ; cependant, nous savons par Suétone, Dion Cassius et Tacite lui-même qu'elle fut importante. Les Suèves alliés aux Jazyges (peuple sarmate) avaient passé le Danube (1). Une légion et son chef avaient péri (2). Et Domitien vaincu par les Quades et les Marcomans avait été réduit à fuir (3). Un passage de Stace nous apprend que ces événements et la campagne qui les suivit eurent dans Rome un certain retentissement (4). Ils devaient être racontés par conséquent tout au long dans les Histoires. Et comme l'affaire était au moins aussi importante que celle de Civilis, elle devait tenir autant de place dans le récit, c'est-à-dire occuper presque tout un livre. La digression sur les mœurs des Germains était là à sa place ; elle y servait d'éclaircissement et de prologue.

En vain objecte-t-on que ce prologue eût été démesuré. Les événements de cette époque

(1) Ἀγανακτήσαντες δ' ἐπὶ τούτῳ οἱ Σουήβοι, προσπαρέλαβον Ἰάζυγας, καὶ προπαρεσκευάζοντο, ὡς καὶ μετ' αὐτῶν τὸν Ἴστρον διαβησόμενοι. (D. C., LXVII, 5.)

(2) Tac , Agr., 41 ; Suet, Dom., 6.

(3) Ὁ Δομιτιανὸς ἡττηθεὶς ὑπὸ Μαρκομάννων, καὶ φύγων κ. τ. λ. (D. C., LXVII, 7, 1.)

(4) Quæ modo Marcomanos post horrida bella, vagosque
Sauromatas, latio non est dignata triompho.
(Stace. Silv., III, 3, 168.)

Digitized by Google

avaient été racontés en détail (1). Le livre qui en traitait pouvait donc avoir cent chapitres comme tel autre des « Histoires ». La description des lieux en occupait un tiers ; le récit de la campagne pouvait encore être développé dans le reste. Toutes les proportions étaient donc gardées.

Ceux qui le nient fondent leur opinion sur une comparaison qui nous semble fausse de tous points. On dit que la description de la Judée ne tient que huit ou dix chapitres ; mais la différence des sujets explique la disproportion entre les études qui leur sont consacrées.

D'abord il n'y a en Judée qu'un seul peuple : les Juifs ; il y en a près de quarante en Germanie dont il faut décrire les mœurs, les institutions, les caractères particuliers, c'est-à-dire qu'il y a une partie supplémentaire que l'on doit retrancher si on veut comparer les deux digressions.

Cette division faite, la Germanie n'a plus que vingt-sept chapitres, c'est-à-dire trois fois autant que la Judée. Or l'importance respective des deux peuples explique suffisamment comment Tacite a pu donner sur l'un plus de détails que sur l'autre : Que sont les Juifs dans le monde aux yeux d'un Romain ? Quelle place y tiennent-ils ? Quel rôle y ont-ils joué ? N'était la dernière

(1) Tac., Ann., XI, 11 Cf. Paul Orose : Hanc historiam Cornelius Tacitus diligentissime contexit.

Digitized by Google

révolte, on eût à peine entendu parler d'eux. Leur religion seule a attiré l'attention par sa bizarrerie. Un jour ils ont prétendu compter avec Rome. Six légions ont anéanti la nation tout entière. Et quelque rude qu'ait été cette campagne, se peut-elle comparer aux innombrables expéditions que Rome a faites depuis deux cents ans du côté du Rhin et du Danube ?

L'histoire et la géographie de la Judée ne peuvent avoir pour les lecteurs de Tacite qu'un intérêt médiocre, et comme l'auteur écrit pour eux autant que pour la postérité, il doit compter avec leurs goûts et mesurer les développements à l'intérêt qu'ils peuvent exciter.

C'est la règle qu'il a suivie en composant les deux digressions sur les Germains et les Juifs. Leur longueur n'est pas égale, mais elle est strictement proportionnelle. Les deux morceaux ne diffèrent donc pas sous ce rapport d'autant qu'on l'a cru.

Sous tous les autres, ils sont exactement semblables. Le plan en est presque identique : la marche de la description est la même (1). L'au-

(1) On pourrait étendre la comparaison à la digression sur la Bretagne. On trouverait partout le sujet traité dans le même ordre et sur le même plan, comme le montre le tableau suivant :

	Judée	Bretagne	Germanie
Origine des peuples	§ 1	§ 2	§ 2
Leur nom	2		2
Légendes sur leur origine ..	3	2	2
		etc.	

Digitized by Google

teur commence par étudier l'origine de chacun des peuples, son nom, les légendes nationales ou grecques qui concernent son passé ; puis sa religion, sa constitution, son état social et moral, ses ressources commerciales et industrielles, enfin ses rapports avec Rome jusqu'au jour où commencent les événements qui vont être racontés (1).

Le procédé ne varie pas : énoncer d'abord les faits, les interpréter ensuite avec impartialité et quelquefois avec bienveillance. Enfin on retrouve dans les deux digressions la même allure hâtive, le même souci de ne dire que des choses essentielles, sauf à laisser dans l'ombre bien des questions secondaires (2). Si bien que ces deux hors-d'œuvre qu'on dit si différents, semblent, quand on les lit parallèlement, calqués l'un sur l'autre, autant que la différence des sujets le permet.

C'est qu'en effet tous deux ont été composés dans le même dessein ; ils ont le même rôle.

Tacite craint que le sujet qu'il traite ne soit trop ingrat, que cette longue série de révolutions de palais, d'ordres tyranniques, de continuelles délations, de condamnations injustes, d'événements qui ont tous le même dénouement ne finissent par lasser l'attention du lecteur (3).

(1) V. en partie le § 5 de la Judée.
(2) « Quoquo modo inducti » (Judée). V. plus haut des formules semblables dans la Germanie.
(3) Tac., Ann., IV, 33.

Digitized by Google

Pour varier la monotonie de son récit, il voudrait avoir à raconter les vicissitudes de la guerre, à décrire les mœurs des nations voisines, comme les anciens, et en particulier César et Salluste l'on fait. Il désirerait pouvoir les imiter, pouvoir introduire comme eux dans son récit de ces digressions qui éveillent l'intérêt et sont le principal ornement de leurs histoires.

Aussi chaque fois qu'il en a trouvé l'occasion, il n'a pas manqué d'en profiter. Nous trouvons ainsi dans les Histoires une description épisodique du temple de Paphos (1), une histoire de Sérapis (2), outre la longue étude sur la Judée dont nous avons parlé. Neuf chapitres de l'Agricola nous parlent des mœurs et des légendes des Bretons. Tacite espérait piquer par ce moyen la curiosité de ses lecteurs. C'est ainsi qu'il a dû introduire dans ses Histoires, au moment où la guerre va s'engager sur le Danube, cette longue dissertation sur les ennemis qu'on allait combattre. Elle devait avoir un double effet : celui de donner quelque agrément au récit et en même temps d'en faciliter l'intelligence.

C'est le seul moyen d'expliquer comment les anciens ne nous ont jamais parlé de la Germanie (3), et surtout comment Tacite n'y fait point

(1) Hist., II, 3.
(2) Hist., IV, 83. Dans les Annales l'auteur raconte avec beaucoup moins de détails, il n'a pas le temps de s'arrêter.
(3) Il est vrai qu'ils nous parlent très-peu de Tacite en général.

Digitized by Google

allusion lui-même au moment où il doit l'avoir commencée (1).

La Germanie n'existait pas à part, voilà pourquoi elle ne porte qu'un titre évidemment fait après coup (2). On dut le lui donner lorsqu'on la détacha pour la première fois des œuvres de Tacite. Jusque là elle faisait probablement partie des xxx livres d'Histoires dont parle Saint-Jérôme. Puis quand l'Allemagne eut assez de force pour avoir quelque curiosité de ses origines, les moines germains interrogèrent l'antiquité sur les commencements de leur race. Tacite fut consulté (3). On transcrivit la partie de ses œuvres spécialement consacrée à l'étude de la Germanie antique. Par hasard une de ces transcriptions survécut, tandis que le reste des Histoires alla se perdant. Et désormais ce fragment forma un ouvrage particulier, isolé de son contexte. Nous croyons pouvoir l'y replacer.

(1) L'Agricola où il nous parle de ses projets, est composé d'octobre 97 au 27 janvier 98. La Germanie est de 98. Un intervalle de quelques mois sépare donc la publication des deux ouvrages. Par conséquent l'auteur n'a pas eu le temps de concevoir le second, d'en rassembler les matériaux, et de les coordonner en si peu de temps : il y avait déjà pensé au moment où parut l'Agricola.

(2) « De moribus Germanorum ». Il est tiré d'une phrase du chap. XXVII.

(3) Cassiodore en reproduit un passage. (Var., v, 2) Le moine Rudolph le copie. (Monum. Germ., éd. Pertz., II, 673, 681.)

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCT 23 1896

OCT 28 1897

Cincinnati 3/21/33

JAN -8 1935

MAR 20 '53 H

Digitized by Google

Lt 1.735
Un fragment des histoires de Tacite
Widener Library 004741745
3 2044 085 235 265

Digitized by Google